



HAL
open science

Jarry lecteur de Béroalde de Verville

Julien Schuh

► **To cite this version:**

Julien Schuh. Jarry lecteur de Béroalde de Verville. Journée d'étude " Jarry et la Renaissance ", Sep 2011, Paris, France. pp.39-46. hal-00987726

HAL Id: hal-00987726

<https://hal.science/hal-00987726>

Submitted on 6 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JARRY LECTEUR DE BÉROALDE DE VERVILLE

Julien Schuh

Si Rabelais fut l'une des plus grandes références de Jarry, un autre rieur de la Renaissance s'invite parfois sous sa plume : Béroalde de Verville. François Vatable Brouard, dit François Béroalde de Verville (1556-1626), était le fils de Mathieu Brouard, dit Béroalde, un évêque qui s'était converti au calvinisme et avait été le précepteur d'Agrippa d'Aubigné et de Pierre de L'Estoile à Genève. Après s'être converti au catholicisme, François Béroalde s'installe à Paris puis à Tours, où il devient chanoine de la cathédrale Saint-Gatien en 1595. C'est là qu'il se prend de passion pour l'écriture, dans les genres les plus variés (poésies, romans d'amour et d'aventure) — on notera surtout son *Histoire véritable, ou le Voyage des Princes fortunés* (1610), récit aux relents d'alchimie où Jarry a peut-être trouvé des éléments de la Fontaine de Jouvence du *Vieux de la montagne*. Son grand œuvre reste *Le Moyen de parvenir*, paru de manière anonyme vers 1616 après avoir circulé sous forme manuscrite (peut-être dès 1593) ; Béroalde fait allusion au texte dans son *Palais des curieux*, s'en détachant en affirmant que des passages y ont été extrapolés — mais l'attribution semble à peu près certaine.

Jarry ne fait que trois fois référence à l'œuvre de Béroalde, entre 1897 (avec un texte en exergue d'un chapitre de *Faustroll*) et 1902 (deux références dans ses chroniques de *La Revue blanche* de février et juin¹). Si le nombre de renvois directs est réduit, l'œuvre

1. « Battre les femmes », *La Revue blanche*, 15 février 1902 (OC II, p. 342-343) et « De Don Quichotte à Otero », *La Revue blanche*, 15 juin 1902 (OC II, p. 643-644) ; voir les passages de ces articles et leur origine chez Béroalde de Verville en annexe.

l'a assez marqué pour que certains passages remontent immédiatement à sa mémoire lors de l'écriture de chroniques d'actualité. Il était tant pénétré du *Moyen de Parvenir* qu'Edmond Fazy² pouvait le présenter comme l'« inventeur du Père Ubu, et auteur, peut-être, malgré l'apparente impossibilité chronologique, du *Moyen de Parvenir*³ ».

On peut déterminer avec précision l'édition dans laquelle il a lu cet ouvrage. Diana Beaume remarque, à propos de la citation du chapitre xxiv du *Moyen de Parvenir* en exergue du chapitre xxviii de *Faustroll*, qu'elle contient le mot « quarré », que l'on ne retrouve pas dans le texte de Béroalde⁴ :

Le petit faucheur quarré, étant arrivé, se mit à travailler. Il ne donnait trait de faux qu'il n'abattit un quart de charretée de foin, ou plus, tant il s'étendoit ; et qui plus est, il ne s'amusoit pas à battre sa faux ; mais quand elle ne tranchoit point, il la passoit sur le long de ses dents, et cela faisait froooooococ. Ainsi, il gaignoit temps. [OC I, p. 702]

Une recherche dans les éditions antérieures permet de vérifier que, si le mot « quarré » est presque toujours supprimé des leçons du texte au xix^e siècle, par incapacité à lui trouver un sens, on le retrouve encore à la fin du xviii^e siècle dans la plupart des éditions du livre⁵. La version publiée chez Charpentier en 1868, dans l'édition du « Bibliophile Paul L. Jacob », suit également cette leçon, en précisant que « Plusieurs éditions portent *quart*, quatrième ; ce qui n'a pas beaucoup plus de sens. » (p. 65). Mais l'on retrouve aussi dans cette édition l'orthographe moderne « charretée », adoptée par Jarry, alors que les versions antérieures donnent « chartée » ; il s'agit donc bien de l'édition consultée par Jarry⁶.

Le Moyen de Parvenir est présenté par son éditeur de 1868 comme un manuscrit inédit de Rabelais que Béroalde de Verville se serait contenté de retranscrire⁷. Jarry reprend cette affirmation à son compte, en présentant en 1902 l'auteur du *Moyen de*

2. Journaliste et écrivain (1870-1910) qui participa à la rédaction du *Livre d'Art*, ce qui explique sans doute sa fréquentation de Jarry ; ce dernier lui adressa l'un des rares exemplaires de *L'Amour absolu*, et Fazy fut présent à ses obsèques.

3. Edmond Fazy, *La Nouvelle Sodome*, Ambert, s.d. [1905], p. 83 ; cité par Barbara Pascarel, Ubu roi, Ubu cocu, Ubu enchaîné, Ubu sur la Butte d'Alfred Jarry, Gallimard, coll. Foliothèque n° 158, 2008, p. 247.

4. Diana Beaume, *Alfred Jarry et la pensée des contraires*, thèse de Doctorat, Laval, Université du Maine, 2010, p. 474 *sqq.*

5. Par exemple l'édition publiée à plusieurs reprises à Londres (1781, 1786), sans nom d'éditeur, ou l'édition publiée « Nulle part » en « 100070038 ».

6. François Béroalde de Verville, *Le Moyen de Parvenir, œuvre contenant la raison de ce qui a été, est et sera, avec démonstration certaine selon la rencontre des effets et vertus*, Charpentier, 1868, p. 65.

7. *Idem*, p. xiv — hypothèse que semble confirmer le texte lui-même : « Pour le prouver, j'ai le père Rabelais le docte, qui fut médecin de monsieur le cardinal du Bellay ; et je le mets ici en avant, parce que les substances de ce présent ouvrage et enseignements de ce livre furent trouvées entre les menues besognes de la fille de l'auteur » (*id.*, p. 30).

Parvenir comme un « neveu de Rabelais, de qui l'œuvre pourrait bien être une œuvre posthume de Rabelais lui-même » (OC II, p. 643). Mais, si l'influence de Rabelais sur Jarry semble à première vue essentiellement thématique, *Gargantua* ou *Pantagruel* lui fournissant anecdotes, citations, images et vocables pour illustrer ses textes ou en développer les potentialités narratives⁸, l'influence de Béroalde de Verville est quant à elle davantage structurelle : *Le Moyen de Parvenir* lui offre un modèle d'encyclopédie parodique, dans lequel il retrouve la volonté comique et sérieuse, qui l'anime depuis ses premiers textes, de faire un livre sur tout qui soit aussi un livre sur rien. Le contenu en est difficile à décrire ; l'auteur a pratiqué consciemment la bigarrure, « mêlant, sans distinction, glose et texte⁹ » dans la relation d'un banquet réunissant Socrate, Alexandre, Pythagore, Rabelais, où s'enchaînent les anecdotes grotesques, obscènes ou scatologiques et les réflexions philosophico-fumistes. Les titres des chapitres parodient la rigueur rhétorique : on passe d'un « Axiome » à une « Proposition » *via* un « Songe » ; avant la « Conclusion » (située au chapitre XIII, dans un volume qui en comporte CXI) vient la « Circoncision » — l'ouvrage s'ouvrant sur un déstabilisant « Car¹⁰... ». On reconnaît certains procédés chers à Jarry : l'hétérogénéité, l'absence de hiérarchisation entre les matières basses et nobles, et surtout le jeu avec le lecteur, à la merci d'un auteur ironique.

Dans *Les Jours et les Nuits*, la création est comparée à un processus de digestion. L'auteur doit assimiler les éléments variés de son expérience, livrés de manière chaotique, comme un cycliste qui mêle dans son esprit les spectacles du monde qui défilent devant ses yeux : « il devait se servir de cette machine à engrenages pour capturer dans un drainage rapide les formes et les couleurs, dans le moins de temps possible, le long des routes et des pistes ; car servir les aliments à l'esprit broyés et brouillés épargne le travail des oubliettes destructives de la mémoire, et l'esprit peut d'autant plus aisément après cette assimilation recréer des formes et couleurs nouvelles selon soi » (OC I, p. 770). Béroalde justifie de la même manière le caractère bigarré de son livre en comparant ses processus de rédaction et de réception à ceux de la digestion :

8. Même si derrière cette apparente légèreté se cache en réalité l'intériorisation d'une manière d'écrire. Jarry plagie comme un auteur de la Renaissance ; ses techniques de collage, de réécriture, de recomposition de textes préexistants participent de la même esthétique que le grotesque des *Essais* de Montaigne ou les recueils d'*exempla*, bons mots, lieux communs de la Renaissance. Le premier chapitre du *Surmâle* est un bon exemple de ce type d'écriture.

9. *Le Moyen de Parvenir*, éd. cit., p. 21.

10. Voir Michel Renaud, *Pour une lecture du Moyen de Parvenir de Béroalde de Verville* (1984), Champion, 1997, et la préface de Michel Jeanneret dans l'édition Gallimard, coll. Folio classique (2006) du *Moyen de Parvenir*.

Les mélanges que vous trouverez sont survenus, à cause de l'antiquité de ce volume, et des annotations, apostilles et interprétations qui y étoient mises ; et le gentilhomme qui le transcrivit, pour votre avancement en toute sagesse, a tout écrit d'une suite, mêlant, sans distinction, glose et texte, ainsi que, quand vous êtes à table, vous, qui ne jeûnez pas, vous mangez des viandes prises de çà et delà, selon l'occurrence. [...]

Je vous assure que ce livre étoit simple et net, beau comme le jour, ainsi qu'il est encore, bien qu'il soit pêle-mêle de notes et considérations, à la façon du bonhomme Guyon, qui, à l'âge de cent ans, se mit à vivre capuchinement. Il avoit été page de chez le roi ; puis, il étudia, fut à la guerre, se lit cordelier, s'en retira pour être huguenot, se fit savant, devint ministre, mangea tout, puis se mit à demander sa vie. On lui donnoit de tout ce qu'il lui falloit, qu'il mettoit en son écuelle, pain, chair, soupe, potage, vin, sert, dessert ensemble. Et on lui disoit : « Pourquoi ne mangez-vous et buvez d'ordre et à part ? — Ha, ha, disoit-il, lourdaud, mon ami, puisqu'ils se doivent mêler au ventre, il n'y a point de danger de lui envoyer tout déjà mêlé. » De même, ceci doit être mêlé en votre cervelle : il le vous faut bailler tout mêlé¹¹.

Livre total, *Le Moyen de Parvenir* imite dans sa structure la complexité et l'hétérogénéité du monde. Certaines de ses pages pourraient servir de substitut au « Linteau » ou de préface à *Faustroll*. Jarry retrouve ainsi chez Béroalde de Verville le principe d'un livre conçu sur un modèle organique, dont chaque fragment contient en puissance la totalité, comme les *Éléments de pataphysique* laissés par le Docteur Faustroll : « Faustroll avoit noté une toute petite partie du Beau qu'il savoit, et une toute petite partie du Vrai qu'il savoit, durant la syzygie des mots ; et on aurait pu par cette petite facette reconstruire tout art et toute science, c'est-à-dire Tout » (OC I, p. 722) :

Doncques, soit que vous les lisiez ou non, ou que vous commenciez ici ou là, n'importe ; ce livre est, partout, plein de fidèles instructions et sens parfait, tellement que c'est tout un, par où vous le lisiez. Il est un globe d'infinie doctrine ; il y a autant à apprendre dans un lieu qu'en l'autre ; en cette sorte-ci qu'en celle-là : il n'y a ligne, endroit, ou passage (afin de parler niaisement aussi bien que les doctes) qui ne soit tout farci de science mistigorique et concluante¹².

Ce projet de livre absolu a des conséquences sur la manière d'appréhender ces textes. Comme Rabelais, qui fait signe dans le prologue de *Gargantua* vers un sens allégorique de son œuvre tout en retirant sa responsabilité, affirmant qu'il n'a pas plus pensé aux « symboles Pythagoriques » que l'on peut trouver dans ses écrits qu'Homère n'avait prévu les allégories découvertes dans ses épopées¹³, Béroalde de Verville place en exer-

11. *Le Moyen de Parvenir*, éd. cit., p. 21 (chap. x, « Circoncisions »).

12. *Idem*, p. 22 (chap. x, « Circoncisions »).

13. François Rabelais, « Prologue de l'auteur », *Gargantua*, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 6-7. Jarry plagie ce texte dans *L'Almanach du Père Ubu illustré* pour l'année 1899.

gue de son livre un programme de lecture paradoxal, invitant ses lecteurs à multiplier les interprétations et à rechercher des sens plus hauts derrière l'apparence farcesque de ses récits tout en laissant planer un doute sur l'existence de ces significations :

[...] il ne faut point faire d'estime des belles inventions, et avoir regret de ne les avoir point vues, ou sues, ou penser ne les pouvoir rencontrer, puisque vous avez ce livre, qui vous fournit de tout. Ce bel objet est tel, qu'en lui vous avez les éléments qui vous guideront au bien accompli ; et, par ces éléments, non de particulières sciences, mais de toutes exclusive et inclusive, vous pourrez trouver et inventer tout secret, tant caché, séparé et admirable soit-il. Si vous avez de l'esprit, cela s'entend à crocheter, voir et chercher ce qui est sous cette écorce de velours et d'or entortillé de paroles, quelquefois de soie, et quelquefois d'or, et quelquefois de fil, et étoffées de petite qualité, et puis d'azur, et de gueules, et de ce qu'il ne faut alléguer.

Il nous suffit de vous raconter, et à vous de croire, que tout est fort bien caché sous ces énigmes, ainsi que le trouveront les enfants de la science, les fils des sages et heureux, prédestinés à trouver la lanterne de discrétion et la lampe de béatitude¹⁴.

Ce genre de paradoxe est cultivé par Jarry, qui expose dans le « Linteau » des *Minutes* son principe du « colin-maillard cérébral » (« Tous les sens qu'y trouvera le lecteur sont prévus, et jamais il ne les trouvera tous », OC I, p. 172), invitant ses exégètes à développer leurs interprétations de ses textes obscurs : « Comme des productions de la nature, auxquelles faussement on a comparé l'œuvre seule de génie (toute œuvre écrite y étant semblable), la dissection indéfinie exhume toujours des œuvres quelque chose de nouveau » (OC I, p. 171). Il met en œuvre le même principe de mystification littéraire que Béroalde ; pour lancer le mécanisme interprétatif du lecteur, il suffit de *faire croire* que le texte voile un autre sens. C'est le but de l'injonction du « Linteau », qui conseille au lecteur de lire attentivement chaque signe, comme s'il était lourd d'une multitude de significations : « Qu'on pèse donc les mots, polyèdres d'idées, avec des scrupules comme des diamants à la balance de ses oreilles, sans demander pourquoi telle et telle chose, car il n'y a qu'à regarder, et c'est écrit dessus » (OC I, p. 173). La même stratégie est appliquée lors de la générale d'*Ubu roi* : Ubu, n'ayant aucun sens, peut tout signifier ; il suffit d'interpréter ce signifiant vide, et Jarry, en montrant l'exemple, invite ses spectateurs à prendre l'initiative de l'interprétation : « vous serez libres de voir en M. Ubu les multiples allusions que vous voudrez, ou un simple fantoche, la déformation par un potache d'un de ses professeurs qui représentait pour lui tout le grotesque qui fût au monde¹⁵. »

14. *Le Moyen de Parvenir*, éd. cit., p. 28 (chap. XII, « Vidimus »).

15. Alfred Jarry, « Discours d'Alfred Jarry prononcé à la première représentation d'«Ubu Roi» », OC I, p. 399.

Le Moyen de Parvenir peut ainsi être considéré comme un « bréviaire¹⁶ » qui résume tous les écrits, comme les *Minutes*, « œuvre unique faite de toutes les œuvres possibles offertes à tous les yeux encerclant le phare argus de la périphérie de notre crâne sphérique » (OC I, p. 172) :

Recevez donc ce présent, ce passé, ce futur, beaux et fidèles esprits. Vous y trouverez un insigne profit, attendu que tous les livres qui furent jamais faits, ou seront faits, par hommes ou femmes, filles ou garçons, ou neutres, sont signes, ou marques, ou paraphrases, ou prédictions de cettui-ci tant naïf, clair et évident, lequel est la fin finale et intelligible de tous ; et ainsi, tous ne sont et ne seront qu'interprétation des secrets ici exposés, et qui ne se trouvent que par dessein en ce beau et petit abondant moule de perfection exemplaire. Quiconque le saura, sera capable de toutes sciences, et n'ignorera que ce qu'il ne saura pas ; d'autant que tout est ici au petit pied en parfaite idée, clarifiant tout, autant qu'il est possible¹⁷.

Béroalde de Verville présente ironiquement son ouvrage comme « le *Livre* » absolu, une synthèse alchimique de tous les ouvrages possibles (on retrouve l'emphase du « Linteau ») : « *CE LIVRE EST LE CENTRE DE TOUS LES LIVRES*. Voilà la parole secrète, qui doit être découverte du temps d'Hélie, artiste, ainsi que disent les alquemistes¹⁸. » Comme le corps de Faustroll qui forme un Livre dynamique, « lettre de Dieu » en spirale, *Le Moyen de Parvenir* est un amalgame hétéroclite se présentant de manière dérisoire comme une nouvelle Bible qui permet de relier le fantasme occidental du Livre représentant la totalité du réel (dont les œuvres de Balzac, Wagner ou Mallarmé sont d'autres avatars) et l'ironie d'un jeu sérieux avec son lecteur.

ANNEXES

« *Battre les femmes* », La Revue blanche, 15 février 1902 (OC II, p. 342-343)

On se souvient de cet honnête homme, glorifié par Béroalde de Verville et qui, incité par des théologiens à faire à sa femme « des remontrances au moyen de la Sainte Écriture », ne crut exécuter œuvre plus pie que de la battre « avec un gros Nouveau Testament », à plats de chêne, bien clouté et ferré. Il est remarquable, à ce propos, que la castigation puisse suppléer en quelque sorte aux complaisances conjugales, quand pour quelque raison l'on s'en trouve incapable ou empêché. Qu'est-ce en somme que l'œuvre de chair — ainsi qu'il doit être dit quelque part dans *l'Imitation*, dont ce pourrait bien être un titre de chapitre — sinon une castigation intérieure ?

16. *Le Moyen de Parvenir*, éd. cit., p. 31.

17. *Idem*, p. 33 (chap. XIII, « Conclusion »).

18. *Id.*, p. 28-32.

Le Moyen de Parvenir, *chap. CIII*, « *Palinodie* » (*éd. cit.*, p. 367-368)

« [...] Monsieur, dit-il, ce ne sont que remontrances que je lui ai faites. — Allez, dit le président-clerc, remontrez-lui avec l'Écriture sainte, ou bien l'on vous mettra léans. » Quelques jours d'après, elle fut encore mauvaise, et il la battit ; mais ce fut avec un gros Nouveau-Testament couvert de bois et ferré : il le lia en une serviette, et la plauda en cas-pendu ; il n'y manqua rien. Elle s'en plaignit ; et, les formes observées, étant devant le benoît consistoire, qui s'ennuyoit de le voir si souvent, il fut tancé. « Messieurs, dit-il, je ne l'ai corrigée qu'avec l'Écriture sainte. — Hélas ! quelle Écriture sainte, messieurs ! dit-elle. Ç'a été avec un gros maudit Testament qu'il m'a bourrelée. » Cela ouï et su, il fut dit qu'il seroit puni, s'il continuoit ; et puis, étant entré devant messieurs, on lui reprocha son incrédulité ; qu'il étoit malin contempteur et tergiversateur ; et enfin, lui fut prononcé, à peine de punition corporelle, qu'il n'eût plus à châtier sa femme, que de la langue. Ah ! Jean ! il n'y faillit pas, d'autant que, quand elle le fâcha, il prit une langue de bœuf fumée, dont il la battit, tant que le diable eut de cul, et le consistoire, de tête ; et leur allez demander qu'ils en ont fait.

« *De Don Quichotte à Otero* », La Revue blanche, 15 juin 1902 (OC II, p. 643-644)

Béroalde de Verville, ce neveu de Rabelais, de qui l'œuvre pourrait bien être une œuvre posthume de Rabelais lui-même, use d'une comparaison effroyable, grossière et pourtant délicate et précise pour caractériser le génie des divers peuples : il les symbolise chacun par une des différentes espèces de vermine ; les Français, à l'esprit sautillant, sont les puces ; les Espagnols... il est bon de savoir qu'il y a trois catégories de poux, et... *la troisième*, dont le nom ne peut s'écrire, la troisième, écrit en toutes lettres Béroalde, « sont les Espagnols ». Pareille image était présente assurément à l'esprit de Bossuet, quand il décrit les bataillons carrés et tenaces de l'armée d'Espagne, dans l'*Oraison funèbre du prince de Condé*.

Il ne fallait rien moins qu'une allégorie aussi truculente, de souche aussi vénérable et de si « haulte gresse » pour nous préparer seulement à transcrire le titre du prototype du roman picaresque, le célèbre *Taccano Pablos de Buscon*, le chef-d'œuvre de Quevedo, *Pablo de Ségovie*.

Le Moyen de Parvenir, *chap. LXXXIII*, « *Exploit* » (*éd. cit.*, p. 297)

Pour parenthèse, je vous dirai que c'est de lui que je tiens qu'il y a au monde quatre nations anagogiques aux quatre mendiants de l'hôpital, qui sont poux, puces, mormions, punaises.

ULDRIC. Voici qui est beau.

MAROT. Écoutez ; tantôt nous rentrerons bien en propos, à droit ou à gauche. Là, cher ami, je vous prie. Les poux sont les Allemands, qui mordent et mangent, et se laissent assommer, ainsi que les Suisses, sans s'avancer. Les puces sont les François, qui sautent et n'ont point d'arrêt, et laissent des marques partout où ils vont, ainsi qu'on le voit partout ; mais ils n'y sont pas. Les morpions sont les Espagnols, qui se sapent ès places si bien, que, si on les peut ôter, c'est pièce à pièce. Les punaises sont les Italiens, qui empuantissent tout de leurs inventions de danses et belles forfanteries qui infectent le monde.